

Paroles lucides d'une indignée

Passages américains de Marie-Claire Blais, Boréal, « Liberté grande », 101 p.

Gilles Dupuis

Number 245, Summer 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69746ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dupuis, G. (2013). Review of [Paroles lucides d'une indignée / *Passages américains* de Marie-Claire Blais, Boréal, « Liberté grande », 101 p.] *Spirale*, (245), 81–82.

Paroles lucides d'une indignée

PAR GILLES DUPUIS

PASSAGES AMÉRICAINS

de Marie-Claire Blais

Boréal, « Liberté grande », 101 p.

Première véritable excursion de Marie-Claire Blais dans le domaine de l'essai, ces *Passages américains* ont été écrits avec le même souffle épique qui caractérise le style de l'auteure depuis l'amorce de son cycle américain, aux accents si profondément humains, voire humanistes, inauguré par le roman fleuve *Sojfs*. Indignée, Blais l'est à plus d'un titre, ce qui ne l'empêche pas d'être lucide face au constat pathétique que la bêtise humaine a — et pour combien de temps encore? — un bel avenir devant soi.

À partir de trois pages sombres de l'histoire américaine — qui est devenue entre-temps « son » histoire, personnelle et universelle — Marie-Claire Blais revisite les événements tragiques qui ont accompagné dans les années 1960 sa propre venue à l'écriture. Tirés de la chronique politique, ces épisodes peu glorieux de l'histoire récente des États-Unis ont tout de même donné espoir à certains (dont l'auteure elle-même) que l'indignation qu'ils avaient suscitée à juste titre était aussi le signe que le combat contre l'injustice et l'exclusion sociales, qui avait constitué leur champ de bataille, était en passe de vaincre les préjugés moraux (et surtout raciaux) de l'époque.

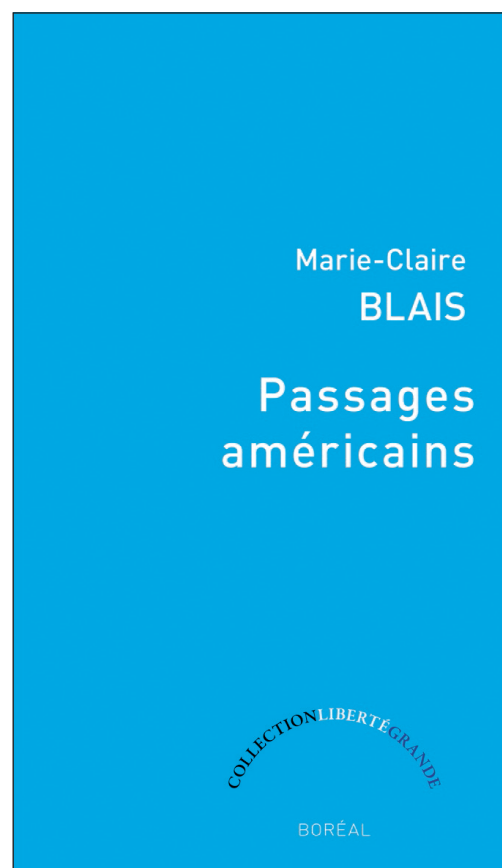
Trois événements constituent la fresque historique que Marie-Claire Blais brosse à grands traits, à la fois passionnés et raisonnés, balayant au passage les scories haineuses qu'ils ont laissées dans leur sillage : l'assassinat du sénateur démocrate Robert Kennedy, perpétré le 5 juin 1968, dans un hôtel de Los Angeles (Californie), après avoir remporté les primaires présidentielles de son parti dans cet État ; la Marche de la paix, du Canada à Guantánamo, entreprise à Québec le 26 mai 1963, suivie de l'emprisonnement des manifestants pacifistes à

Albany (Georgie) ; le meurtre policier — l'oxymore n'est pas trop fort ! — de quatre étudiants sur le campus de l'Université Kent (Ohio), le 4 mai 1970, lors d'un mouvement de protestation contre l'extension de la guerre du Vietnam au Cambodge sous le gouvernement Nixon. Si le premier des trois événements est bien connu, quoiqu'il n'ait pas obtenu la même couverture médiatique dont a tristement bénéficié l'assassinat de John F. Kennedy, les deux autres le sont beaucoup moins. C'est le mérite de l'auteure d'avoir perçu dans la grande Histoire (dictée par les hommes d'État et les célébrités) comme dans la petite (ponctuée par les manifestations populaires et étudiantes), une même raison de s'indigner en disant non à la violence inhumaine.

Faisant fi de l'ordre chronologique, l'essai répond à une autre logique : faire résonner

la chronique pas si lointaine avec l'actualité brûlante, en traçant par exemple un parallèle entre les carrières politiques de Bobby Kennedy et de Barack Obama, via le combat civique de Martin Luther King, en rappelant que Guantánamo est toujours en fonction, malgré la promesse de l'actuel président américain, et en n'oubliant pas que le Printemps érable a aussi donné lieu à des épisodes de violence policière au Québec, encore que ces deux derniers rapprochements soient plus suggérés qu'énoncés par Blais. La leçon qu'il

faut en tirer — et de ce point de vue l'auteure appartient pleinement à la tradition des moralistes —, c'est que la violence politique ne connaît pas d'époque ni d'espace qui lui soit propre : d'ouest en est, du nord au sud, elle sévit et se survit, égale à elle-même. Or, il est de notre devoir de la dénoncer en nous opposant aux abus de pouvoir qu'elle autorise, au risque de passer aux yeux des critiques avertis, comme de l'opinion publique, pour des moralisateurs puérils ou de naïfs utopistes.



UNE LUMIÈRE DANS LES TÉNÈBRES

L'assassinat de Robert Francis Kennedy, survenu à cinq ans de distance de celle de son frère plus célèbre, est comparé par Marie-Claire Blais à la foudre qui frappe aveuglément au cœur de la nuit (« Lamentation pour un sénateur foudroyé »), à l'orée d'un texte qui sonne comme le début désenchanté d'un roman de Dickens (en l'occurrence *A Tale of Two Cities*) : « *Ces années étaient des années de révolte et d'illuminations, mais des années, aussi, de grandes souffrances.* » C'était en effet, de nouveau, le meilleur et le pire des temps : le « temps des fleurs » où on était censé ignorer la peur, mais où la peur nous rattrapait malgré l'assurance d'y échapper, et celui de la terreur qui s'emparait de la paix, qu'on chantait pourtant si bien avec l'amour. C'est sur cette trame de fond que Marie-Claire Blais entonne sa lamentation pour un sénateur idéaliste tué avant même qu'il puisse remporter l'investiture de son parti, et entreprendre les réformes qu'il avait annoncées à gauche, s'il était devenu par la suite président du plus puissant pays de la planète, celui qui incarnait encore (mais pour combien de temps, faut-il le répéter ?) la démocratie dans le monde.

« *I have a dream* », avait clamé King dans un discours inspiré qui a fait date. Or c'était ce rêve que Kennedy voulait réaliser, après le double assassinat de son frère de sang, lui-même issu d'une communauté naguère victime de discrimination (les Irlandais catholiques), et de son frère de cœur, le « *black brother* » victime de la ségrégation raciale, au point de prédire : « *A Negro would be president within forty years* ». Ces paroles d'un voyant, foudroyé par les ténèbres qui le guettaient à son insu, sont le truchement rimbaldien par lequel Marie-Claire Blais établit le lien entre le sénateur blanc assassiné et le premier président noir de l'histoire américaine, prélude à l'éloge d'Obama qu'elle prononcera au moment de recevoir son doctorat honorifique de l'Université de Montréal en 2012. En lui vibre, au diapason de son ouverture dickensienne, l'ambivalence de l'auteure face à son pays d'élection à l'heure de son *apocalypse* : lieu propice d'illuminations et riche en révélations, mais dans l'éclipse d'une grande noirceur qui persiste à revenir nous hanter. Ce glissement au « *nous* », qui apparaît sous la plume de l'auteure quand l'indignation atteint son plus haut point, désigne aussi bien le sujet québécois à l'époque des événements racontés, que le

sujet collectif de l'Histoire mis en abyme par le destin américain.

UNE LEÇON D'HUMANITÉ

Si le premier chapitre de l'essai de Blais fait signe à Dickens, c'est sous le signe de Thoreau (du taureau révolté et résistant ?), plus précisément de l'auteur de la « désobéissance civile », que sont placés les deux chapitres suivants de longueur inégale, le dernier faisant figure d'apostille au testament humanitaire que nous livre l'auteure. Les deux sous-titres sont non seulement éloquentes à ce sujet, ils sonnent comme une injonction (« Désobéissances civiles »), voire comme une condamnation sans appel face aux bourreaux de l'ordre public (« Les étudiants martyrs de l'Université Kent »).

Les protagonistes de ces deux parties complémentaires ne sont plus les politiciens et les figures publiques, représentants de l'ordre établi (ou à rétablir), mais les jeunes femmes et hommes perçus le plus souvent par eux (soyons juste : par la majorité d'entre eux) comme des agents du désordre. En donnant voix au chapitre aux jeunes « idéalistes », manifestants et étudiants, qui protestent contre les injustices et inégalités sociales au nom d'une société plus juste, plus équitable — en un mot plus humaine —, Marie-Claire Blais établit un autre lien logique, ou plutôt un rapport de continuité, entre les aspirants à la justice égalitaire et les réformateurs que les meilleurs (ou les plus fortunés ?) d'entre eux deviendront par la suite.

« *En ces années 1963-1964, de jeunes manifestants pacifistes partaient sur les routes, c'étaient des étudiants ou des professeurs, des artistes, des femmes, des hommes, qu'ils soient de race blanche ou noire, ils étaient tous frères et appartenaient au même mouvement de l'action non violente, ils partaient cette année-là, unis par un même idéal de non-violence, de refus de toute forme de ségrégation, pour ce qu'on appelait alors la Marche pour la paix et la liberté, du Canada jusqu'à Guantánamo, une base de l'armée américaine.* » Cette longue citation, qui présente un échantillon du style « américain » de Blais tout en rappelant la fameuse « croisade des enfants » au Moyen Âge, relate un épisode oublié de la chronique pacifiste, inspiré de la politique de Gandhi en Inde. En focalisant son récit sur l'une des manifestantes, Barbara Deming, incarcérée avec ses compagnons dans une prison d'Albany, en Georgie, c'est le procès de

l'Amérique blanche, sudiste et ségrégationniste, qu'entreprend de faire l'essayiste, à l'ombre sinistre du Ku Klux Klan. Ici encore, lumière et ténèbres, opaque blancheur et lucide noirceur se contrastent l'une l'autre, tout en se mêlant dans un clair-obscur qui semble signaler le crépuscule de l'humanisme — ou est-ce l'aube d'un nouvel humanisme ? La question demeure, sans réponse, sinon celle répétée de l'indignation humanitaire.

Face aux martyrs de la foi musulmane qui se multiplient depuis les attentats du 11 septembre 2001, Blais évoque, dans le très court chapitre qui clôt son essai, quatre jeunes martyrs américains, dont il importe peu de savoir quelle était leur confession religieuse sinon qu'ils furent des martyrs de la foi humaniste. Protestant sur le campus de l'Université Kent, en Ohio, contre la politique belligérante (pour ne pas dire belliqueuse) du président Nixon, ils tomberont sous les balles de la Garde nationale, au cri de ralliement ironique « *Make love, not war* »... Marie-Claire Blais n'hésite pas à employer le mot « martyrs » pour les nommer, et s'assurer du coup qu'après avoir défrayé la chronique ils ne soient pas ensevelis par l'Histoire : « *Les noms de ces étudiants martyrs assassinés sont Allison B. Krause, dix-neuf ans, Sandra Lee Scheuer, vingt ans, Jeffrey Glenn Miller, vingt ans, et William Knox Schroeder, dix-neuf ans.* » Puis d'ajouter, en guise d'épithète commune qui sonne le glas pour les meurtriers : « *On a tué la jeunesse en ce 4 mai 1970, on a tué des enfants innocents.* »

Cet épilogue judicieux nous rappelle que l'Islam n'a pas le monopole du martyr depuis que les Chrétiens ne reçoivent plus la palme. L'humanisme a aussi ses martyrs ; ou peut-être faudrait-il dire plus modestement l'humanité, l'humanisme comme idéal ayant perdu la cote au profit d'un pauvre humanitarisme qui n'arrive même pas à sauver l'humain de lui-même. C'est sans doute pourquoi, après s'être indignée et révoltée contre la barbarie des bien-nantis, l'auteure demeure pessimiste (ou tout simplement réaliste ?) quant à la suite de l'histoire : « *Et nous nous posons cette question, combien encore de ces innocents manifestants, combien encore seront tués par erreur ? Quand ils n'ont fait que désobéir aux lois de la guerre, de façon aussi stoïque, héroïque, combien encore allongeront la liste de ces étudiants martyrs ?* »